U d'/of OTTAWA
39003002514007

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lidemdicaled00gras

592 - 1 B. 341

L'Idée Médicale

DANS LES

Romans de Paul Bourget

FEV 22 1974

Dr J. GRASSET
Professeur de clinique médicale
à l'Université de Montpellier

L'Idée Médicale

DANS LES

Romans de Paul Bourget

MONTPELLIER
COULET & FILS, ÉDITEURS
GRAND'RUE, 5

1904

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2199
.Z5G73
1904

A

MONSIEUR PAUL BOURGET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Je dédie cette Conférence, en témoignage de profond et reconnaissant dévouement, comme Diomède offrit ses grossières armes d'airain en échange des armes d'or finement ciselées de Glaucos.

J. G.

Montpellier, janvier 1904.

L'IDÉE MÉDICALE

DANS LES

ROMANS DE PAUL BOURGET

Mesdames,
Messieurs,

1. Étrange, à première vue, doit vous paraître le choix de Paul Bourget pour étudier l'*idée médicale* dans une grande œuvre littéraire.

Et, en effet, vous ne trouverez, dans cette œuvre, ni des Romans médicaux comme ceux d'André Couvreur, ni des critiques de médecins comme celles de Léon Daudet, ni des thèses médicales comme chez Brieux ou chez de Curel, ni des descriptions de maladie comme celles de Zola...

Il faut la chercher, pour trouver l'idée médicale, dans les Romans de Paul Bourget. Mais, en la cherchant, on la trouve (c'est du moins ce que je voudrais vous prouver) et on la trouve *partout* dans ses œuvres, comme ces solides assises de fer qu'on découvre dans une belle maison en écartant les tentures et en grattant un peu les murailles.

Vous comprendrez qu'un marchand de fer trouve quelque plaisir à chercher et à montrer son métal professionnel à travers et derrière mille autres choses agréables qui le masquent gentiment, tandis qu'il n'en trouverait plus aucun à disserter sur l'ossature trop évidente et trop nue de la tour Eiffel.

2. Pour retrouver ainsi l'idée médicale dans l'œuvre de Paul Bourget, il faut donner à ce mot *médical* et au mot *médecin*, d'où il dérive, son sens le plus large et d'ailleurs le seul vrai.

Le médecin n'est pas, en effet (comme un vain peuple pense), un monsieur qui échange des ordonnances contre des honoraires. Le médecin est un homme qui étudie et doit connaître la *vie humaine* dans tous les détails de son évolution,

à l'état de santé et à l'état de maladie. Car nul ne peut réparer l'horloge détraquée, s'il n'en connaît à fond le mécanisme intact dans son fonctionnement normal.

Et le médecin doit connaître l'homme vivant dans son *unité totale*, formée de l'union, souvent inextricable, du moral et du physique. Car, même pour le spiritualiste le plus orthodoxe (1), le corps étant encore l'outil indispensable de l'âme, tout se tient dans la vie de l'homme.

Aveugle et impuissant serait le médecin qui méconnaîtrait ces élémentaires principes.

Le médecin est donc le *biologiste humain* et, quand je parle d'étudier l'*idée médicale* dans l'œuvre de Paul Bourget, c'est l'*idée biologique* que je voulais dire.

---

(1) Ceci pour prévenir les accusations que pourraient faire naître contre Paul Bourget, chez des superficiels, des passages comme celui-ci : « L'évêque d'Orléans avait signalé à la défiance des pères de famille le philosophe (Taine) coupable d'avoir écrit cette phrase hardie : «....le vice et la vertu sont des produits »comme le vitriol et comme le sucre....», phrase plus paradoxale dans la forme que dans le fond ; car éclairez-la d'un petit mot ; mettez des produits *psychologiques*.... et vous lui restituez son vrai sens ». *Essais de Psychologie contemporaine ; M. Taine* (1882), p. 152.

3. Ces principes posés, j'aborde la dissection biologique des Romans de Paul Bourget en vous rappelant quelques-uns des *types de médecin* qu'on y rencontre.

Ils ne sont pas très nombreux. Un critique (1) n'en a trouvé que trois sur trois cent quatre-vingt-onze personnages mis en scène. On en trouvera davantage si on tient compte des simples esquisses. En tous cas, ils sont finement observés et joliment crayonnés.

Voici d'abord un «praticien de quartier», le Dr Graux : «à côté des professeurs justement illustres auxquels le temps manque et des charlatans sans conscience que l'on doit supplier pour en obtenir des consultations de cent francs», il est un de ces «modestes docteurs qui tiennent le rôle, autrefois si fréquent, aujourd'hui si rare, du médecin de famille, toujours à portée et cependant discret, et qui, connaissant ses clients depuis dès années, devenait naturellement leur ami et leur conseiller» (2).

---

(1) Jules Sageret. — Les grands convertis. Paul Bourget. *La Revue*, 1er et 15 novembre 1903, p. 297.

(2) *L'Etape* (oct. 1901-mai 1902), p. 421. — Toutes les citations

Tout autre est le Dr Louvet (1), le médecin mondain avec son salon d'attente, meublé «comme un musée, avec la prodigalité de bibelots particulière aux installations modernes». Il appartient à «cette génération de savants, hommes du monde, qui vont à l'hôpital le matin, reçoivent leurs clients l'après-midi et trouvent le moyen d'avoir de l'esprit, comme des oisifs, dans un salon, à dix heures du soir». Aussi, «ont-ils l'intelligence de préparer aux longues attentes de leurs belles malades un décor où elles retrouvent un peu de ce qu'elles ont laissé au logis, une face des choses semblable à celle qui leur est coutumière», tandis que, dans le cabinet du docteur, il n'y a que des livres, «contraste habilement cherché par Louvet, metteur en scène aussi habile qu'il était bon diagnosticien» ; Louvet, «ce mince avec un air de mignon de Henri III. Je l'appelle toujours Louvetsky, parce qu'il ne soigne que des Russes» (2).

---

des œuvres de Paul Bourget sont faites sur l'édition in-8° pour les Romans parus dans les sept premiers volumes des Œuvres complètes, dans l'édition in-18 pour les suivants.

(1) *Un Crime d'amour* (oct. 1885-janvier 1886), p. 208.

(2) *Mensonges* (février-octobre 1887), p. 38.

Tout à côté, on peut placer le Dr Noirot, qui a été interne à Bicêtre, «infiniment cynique et intelligent, méthodique et doucement implacable, avec un air d'employé plutôt que de médecin... Matérialiste outrageux, expliquant la sensibilité humaine par les plus dégradantes hypothèses, Noirot donne l'exemple des vertus les plus délicates, cousues à l'âme la plus gangrenée de négations. Avec cela, observateur très habile, mais qui ne croit guère à la médecine, il s'est fait, depuis des années, une spécialité du massage... et gagne soixante mille francs par an» (1).

Chaque matin, il masse soigneusement le baron Desforges, surveille son hygiène quotidienne et ne lui permet que trois cigares par jour. «On digère avec ses jambes», répète-t-il au baron ; «le massage, c'est du Liebig d'exercice» (2). Ce Noirot assiste (3) «au souper triste» dans lequel, chez Marguerite Percy, on devait manger du boudin blanc et rire avec les

---

(1) *Physiologie de l'Amour moderne* (mai 1888-septembre 1889), p. 550 et suivantes.

(2) *La Duchesse bleue* (déc. 1893-juin 1898), p. 445.

(3) *Mensonges*, pp. 116, 251, 257.

camarades, et dans lequel il y a tant de «silences glacés» et de «rires faux». A la sortie, il émet des théories bizarres sur la nécessité de la grande vie pour la viveuse, comme la morphine et l'alcool sont nécessaires à ceux qui s'y sont habitués, et raconte la sauvage vengeance de Corsègues, qui brûle sa femme, en plein Paris, comme au Malabar. C'est un grand «original», ce Noirot, «un médecin qui n'a jamais voulu être décoré et qui n'essaie les remèdes nouveaux que lorsqu'il en est sûr» (1).

Je n'insiste pas sur quelques types secondaires, comme : le médecin qui, ayant le génie de la statistique, s'applique, dans un hôpital de femmes, à dresser la liste des déflorateurs (2) ; — le docteur Ch., qui dénonce si justement le danger des vices de l'enfance (3) ; — Auguste Dupuy, ce timide médecin de province, qui, abandonné par sa femme, la reprend quand son amant l'a quittée, et élève avec tendresse l'enfant de

---

(1) *Physiologie de l'Amour moderne*, p. 487 à 504.
(2) *Ibidem*, p. 337.
(3) *Ibidem*, p. 362.

l'adultère (1) ; — le médecin de quartier qui entretient Madame Malvina Raulet (2) ; — le médecin sans clients, qui est député et enlève à Poyanne son siège de conseiller général (3) ; — le professeur Teresi et l'autre médecin sicilien «recommandé par l'hôtelier» (4) ; — le médecin américain, qui prescrit à son neurasthénique un voyage «aux îles du Pacifique : quarante jours sans télégraphe et sans téléphone » (5) ; — le docteur Léon Pacotte, qui enseigne et pratique si bien l'hygiène, a soixante-dix ans et a enterré Dupuytren, Broussais et Orfila qui l'avaient condamné comme phtisique, et dirige si intelligemment l'éducation et le redressement moral des enfants (6) ; — le docteur berrichon, qui est le médecin de George Sand, et son camarade, le docteur Le Prieux, qui, « dans le canton de Chevagnes..., comptait autant de prétendus cousins, c'est-à-dire de clients presque gratuits, que cette Solo-

---

(1) *Physiologie de l'Amour moderne*, p. 590.
(2) *Mensonges*, p. 190.
(3) *Un Cœur de femme* (décembre 1889-juillet 1890), p. 378.
(4) *La Terre promise* (septembre 1891-avril 1892), p. 178 et 184.
(5) *Voyageuses* (juillet 1897) ; *Deux Ménages*. p. 87.
(6) *Le Talisman* (avril 1898), p. 283.

gne bourbonnaise compte de hameaux » (1) ; — le pauvre médicastre de Noyelles, « si comiquement inquiet sur l'avenir de sa plus fructueuse visite » (2)....

Je signale le « profil perdu » de l'étudiante russe, Sofia, dont le «projet était de retourner en Russie, de pratiquer sa science dans son village et de contribuer à la propagande des idées occidentales parmi les paysans..., inexplicable fille, qui parlait de l'amour, de la maternité, de la mort, dans des termes d'un matérialisme scientifique et à qui nulle bouche d'homme n'avait seulement baisé la main » (3)..., « nihiliste, athée et vierge », comme l'étudiant d'Oxford (4).

Eugène Corbières mérite aussi une mention spéciale par sa manière de comprendre la médecine.

Ce qui l'a décidé « à prendre cette voie, c'est le besoin de certitude ». Son esprit « a comme faim

---

(1) *Le Luxe des autres* (décembre 1899-février 1900), p. 91 et 93.

(2) *Un Cas de conscience*. The New-York Herald, édition européenne, numéro de Noël, 20 décembre 1903, p. 19.

(3) *Profils perdus* (1880-1881); *Ancien Portrait*, p. 253 et 256.

(4) *Ibidem ; Autre Anglaise*, p. 274.

et soif de quelque chose de positif, d'indiscutable. Les sciences naturelles donnent cela ». Il lui a semblé que « la médecine, comprise d'une façon un peu haute », est « parmi les sciences naturelles la branche qui se prête à une application pratique telle que cette application soit acceptable dans toutes les hypothèses » philosophiques. Le médecin « est l'altruiste par excellence. Il est dans le vrai quel que soit le postulat métaphysique auquel nous nous rangions ». Comme tout grand médecin, il a « une exceptionnelle capacité d'affirmation personnelle, de décision immédiate, de parti pris effectif ». Ce métier comporte, « si l'on peut dire, un empoignement direct de la réalité ». Corbières permet de constater « cette vertu presque militaire de la discipline médicale » et, un jour, « ses collègues l'ont vu, avec une stupeur que les années n'ont pas dissipée, brusquement, peu de temps après les trois morts survenues coup sur coup, quitter sa place enviée de médecin des hôpitaux, sa magnifique clientèle parisienne, la certitude de tous les honneurs, pour entrer dans la congrégation des frères de Saint-

Jean-de-Dieu, vouée, comme on sait, au service des malades...» (1).

Tout récent (2) est le croquis de cet interne de Trousseau, le héros de cette tragédie de scrupule, qui formule et applique si bien ce grand principe de déontologie : « pour un médecin, le grand devoir, et qui prime tous les autres, c'est le service du malade. Le médecin ne doit connaître que cela, ne voir que cela ». Il ne doit jamais céder « à la tentation d'interposer son rôle au chevet du patient ». Il doit n'avoir jamais d'autre mesure de ses actes « que la lutte avec la maladie, quel que fût le malade et sans aucun souci des conséquences ».

Je termine par le spécialiste du système nerveux que Paul Bourget symbolise dans le professeur Salvan et l'étudiant Bobetière.

« Conservé par une existence continument active et ascétique..., mince et robuste, avec une tête petite, dont le masque saisissant et glabre rappelait la face napoléonienne de son maître

---

(1) *L'Echéance* (décembre 1898), p. 9 à 11, 59 et 78.
(2) *Un Cas de conscience*, p. 19.

Charcot...», Salvan associe, «comme jadis Trousseau, un beau talent d'écrire aux plus solides qualités de clinicien et d'anatomiste. Plus fameux que connu, ses immenses travaux l'ont toujours éloigné des salons... Ce manieur de misères humaines» est un «sensible, malgré des allures volontiers brusques qu'explique son métier de neurologue...» (1).

A propos de Bobetière qui veut aussi se spécialiser dans l'étude des maladies nerveuses, Paul Bourget dit : «s'il est un ordre de connaissances qui doive ramener un esprit à la vérité sociale, il semble bien que ce soit celui-là, qui nous fait toucher du doigt la fragilité de la pensée, l'équilibre instable de la volonté, l'irrésistible et constante pesée sur nous des influences héréditaires. Le problème de la politique consistant à faire vivre ensemble des hommes, il se ramène ou devrait se ramener, pour un neurologue, à l'art de diriger vers le bien commun et de neutraliser pour le moindre mal une majorité d'impulsifs, de dégénérés et de candidats à la manie» (2).

---

(1) *L'Eau profonde* (décembre 1902), p. 74, 138, 141.
(2) *L'Etape*, p. 148.

Vous voyez que Paul Bourget comprend le médecin et son rôle par le grand côté (1) ; il proclame les relations de l'idée médicale avec les problèmes qu'il discute dans ses Romans.

4. Aussi aime-t-il les médecins et les biologistes ; et il ne s'en cache pas. Il les cite, emploie leur langage, leur emprunte des comparaisons.

Il intitule *Physiologie* sa belle étude de l'Amour moderne et c'est de la définition du Dictionnaire de médecine de Nysten que part Claude Larcher pour déduire ses axiomes si curieux (2).

Il cite volontiers Claude Bernard, Pasteur, Jules Soury, Magendie, Flourens, Beaunis, Dieulafoy, Legrand du Saulle, Brière de Boismont..., dédie *Un cœur de femme* à Albert Robin...

C'est à un confrère (3) qu'il emprunte cette fière devise : « où descendrions-nous sans la noble douleur? ».

---

(1) «Il en est du vrai prêtre comme du vrai médecin. L'un et l'autre, devant un malade ou de corps ou d'âme, abolissent en eux d'instinct tout ce qui n'est pas leur fonction». (*Une Confession*, janvier 1897, p. 227).

(2) *Physiologie de l'Amour moderne*, p. 327.

(3) *L'Etape*, p. 422.

Exposant la théorie du Roman d'analyse (1), il « assimile le moraliste au clinicien » et montre que, dans la littérature supérieure, comme en médecine, il faut d'abord faire de l'anatomie et de la physiologie (analyse) avant le diagnostic (synthèse) et avant la thérapeutique (applications).

René Vincy se sait « atteint » de « romantisme analytique » et développe son mal « comme un médecin qui cultiverait sa maladie par amour d'un beau *cas* ». « Ce que Claude Bernard faisait avec ses chiens, ce que Pasteur fait avec ses lapins», il le fait avec son cœur et lui injecte « tous les virus de l'âme humaine » (2).

Dans un grand nombre de passages, Paul Bourget compare les maladies de l'âme à celles du corps, décrit leurs heures de convalescence (3), leurs crises, leur thérapeutique... » (4).

---

(1) *Œuvres complètes ; Romans*, t. I (septembre 1900), p. VIII.

(2) *Mensonges*, p. 75, 300.

(3) *Une Idylle tragique* (avril 1895-février 1896), p. 311.

(4) *Physiologie de l'Amour moderne*, p. 548. Titre du chapitre : *Thérapeutique de l'amour*. — « La psychologie est à l'éthique ce que l'anatomie est à la thérapeutique». (*Essais de Psychologie contemporaine*, Préface de 1899, p. X).

Il décrit souvent, et fort exactement, des types pathologiques (1) et conclut : « notre être moral subit les mêmes lois que notre être physique » (2).

---

(1) Voir notamment des passages : sur les névroses (*Un Crime d'amour*, p. 247 et suiv.; *Physiologie de l'Amour moderne*, p. 332, 442 et 443 ; *L'Etape*, p. 336 ; *Une Idylle tragique*, p. 298) ; sur la neurasthénie (*nervous exhaustion*) d'un Américain : «la rançon d'une existence de *hard work* à tuer un Européen en quelques mois» (*Voyageuses ; Deux ménages*, p. 63) ; sur une tuberculeuse (*La Terre promise*, p. 102) ; sur un cardiaque (*Un Homme d'affaires*, octobre 1900, p. 29) ; sur l'hygiène du viveur Casal (*Un Cœur de femme*, p. 359) ; sur l'artériosclérose (*Mensonges*, p. 21) ; sur un cas d'aphasie avec hémiplégie droite et les traits tirés à gauche (*André Cornelis*, avril-novembre 1886, p. 352) ; sur la télépathie (*Nouveaux Pastels. Dix portraits d'homme*, 1890 ; *Autre joueur*, p. 344) ; sur le spiritisme (*Mensonges*, p. 37) ; sur le rêve (*La Duchesse bleue*, p. 542 ; *Un Cœur de femme*, p. 315) ; sur les avariés scrofuleux (*La Duchesse bleue*, p. 372 ; *Physiologie de l'Amour moderne*, p. 366 et 531 : le «mal dont Voltaire accuse si plaisamment Christophe Colomb») ; sur les fous (*Ibidem*, p. 522, LXXVI) ; sur les rapports de l'estomac et du système nerveux (*Ibidem*, p. 554)... Dans l'*Echéance* (p. 43), il y a une excellente description de l'alcoolique, de sa « loquacité... si douloureuse à suivre, tant on la sent morbide, qui tour à tour précipite ou cherche les mots », qui est «la première forme de ce qui sera, dans trois mois, dans huit jours, demain, le délire expansif avec le dérèglement de sa gloriole et de ses vantardises »... et de ces « hésitations dans l'attaque des mots qui révèlent l'aphasie latente », — dans *Un Cas de conscience* (p. 20), la description du mal de Bright, de l'urémie convulsive et de leur traitement.....

(2) *Deuxième Amour* (octobre-novembre 1883), p. 139.

Les analogies de la physiologie et de la psychologie sont indiscutables; comme dit Taine, « la littérature est une Psychologie vivante » (1). Donc, rien de plus intimement lié que le Roman et la Biologie.

Voilà l'opinion de Paul Bourget sur la *personne*, la *langue* et la *méthode* des médecins et des biologistes. Cela nous fait prévoir son opinion sur leurs *doctrines*.

5. Au fond, pour le biologiste, la vie d'un homme, à un moment donné de son existence, est résultante de quatre facteurs : l'*hérédité*, le *milieu*, le *passé individuel* et l'*élément personnel* (ce dernier facteur étant difficile à analyser scientifiquement, mais indiscutable dans son existence).

Je crois qu'il va être facile de vous montrer le compte que tient Paul Bourget de ces quatre facteurs dans la composition de ses personnages.

6. Les Romans de Paul Bourget sont d'abord dominés, d'un bout à l'autre, par l'idée de l'*héré-*

---

(1) *Essais de Psychologie contemporaine*, p. x.

dité, morale et physique ; les deux parties de l'hérédité pouvant s'associer (le plus souvent) ou se dissocier suivant les cas ; « cette dure loi de l'hérédité qui veut que nos tares physiques se retrouvent chez nos enfants et non moins sûrement nos tares sentimentales» (1).

Si Francis Nayrac ne peut pas atteindre *la Terre promise*, c'est à cause de cette hérédité *physique* qui lui fait reconnaître sa fille. Les anciens romanciers auraient parlé de la voix du sang. Ici la base de la reconnaissance est toute biologique et Francis «voit son sang», tandis que sa fille est attirée, non vers ce père qu'elle ne reconnaît pas, mais vers la fiancée de son père, la rivale de sa mère (2). Toute la complication psychologique est ainsi à base biologique.

C'est encore la ressemblance physique qui fait connaître le père de Noémie Hurtrel (3). Une grande partie des tortures que subit Bassigny vient de la ressemblance physique entre sa fille naturelle qui ne le connaît pas et sa fille légitime

---

(1) *Sauvetage* (octobre 1897), p. 336.
(2) *La Terre promise*, p. 90, 131.
(3) *L'Irréparable* (ma juin 1883).

qu'il a perdue (1). Pierre Fauchery retrouve dans «une enfant de vingt ans, le portrait, l'hallucinant portrait de celle qu'il a voulu épouser trente ans auparavant» (2).

Les Le Prieux, chez lesquels se passe un de ces *Drames de famille* qui sont si puissamment fouillés, sont tous dominés par l'hérédité physique. Le *père*, «avec sa tête plus large que longue, sa face presque plate et que termine un menton rond, avec ses cheveux lisses et qui restent châtains dans leur grisonnement, ses yeux bruns, son cou puissant, ses épaules horizontales, son torse épais, sa taille courte, toute sa personne ramassée et trapue, présente un type accompli de ce paysan celte, qui occupait cette partie de la France à l'époque où César y parut». - La *mère* «gardait cet admirable type méridional, qui prend, lorsqu'il est très pur, des finesses et des élégances de médaille grecque...; son front, petit et rond, se rattachait à son nez par cette ligne presque droite qui a tant de noblesse, et sa petite tête laissait deviner, sous d'épais cheveux noirs, cette cons-

(1) *Sauvetage*.
(2) *L'Age de l'Amour* (novembre 1896), p. 108.

truction d'un ovale allongé, où se perpétue la race de cet *homo mediterraneus*, de ce souple et fin dolicocéphale brun, louangé par les anthropologistes...». — «Jamais le mélange de deux sangs ne fut plus visible» que chez la fille... (1).

Et cette hérédité physique se prolonge et s'accumule comme chez cette «vieille lady en bonnet», qui a «des joues où il tient quatre générations de buveurs de porto» (2).

C'est encore l'hérédité physique qui donne ses «pieds larges» et ses «mains velues» à ce «butor riche» d'Albert Duvernay qui a été trop évidemment fabriqué «avec de l'épaisse étoffe humaine» (3).

C'est «avec notre sang et nos nerfs que nous avons un certain courage, autant dire avec notre hérédité» (4).

Chez Firmin Nortier, l'hérédité rurale se révèle par «la carrure des épaules hautes, la charpente lourde des gros os, la forte pesée du pied sur le

---

(1) *Le Luxe des autres*, p. 89, 99, 118.
(2) *La Terre promise*, p. 130.
(3) *Le Fantome* (mars 1900-janvier 1901), p. 23 et 24.
(4) *Un Homme d'affaires*, p. 50.

sol» (1). — Alfred Chazel était «un fils du peuple, et, malgré l'affinement intellectuel de deux générations, l'origine paysanne reparaissait en lui à des gaucheries de gestes et d'attitude» (2). — Chez la baronne Ely, «cette hérédité avait pu seule pétrir le masque, magnifique à la fois et si fin, auquel une blancheur mate et chaude achevait de donner un vague reflet oriental» (3).

Odile (4) est l'histoire dramatique du suicide héréditaire avec l'admirable description de la tentation de la mort et de l'effroi qu'elle cause à ces malheureux névrosés.

L'âge modifie les signes de cette hérédité physique. C'est ce que l'on voit chez Madame Castel à qui sa fille ressemble au point d'infliger une sorte de mélancolie à leurs amis. «D'une génération à l'autre, il y a eu comme une marche en avant du tempérament commun. La qualité dominante de la physionomie est devenue plus dominante, symbole visible d'un développement du caractère pro-

---

(1) *Un Homme d'affaires*, p. 7.
(2) *Un Crime d'Amour*, p. 172.
(3) *Une Idylle tragique*, p. 32.
(4) *Voyageuses; Odile*. p. 203 à 248.

duit par l'hérédité. Trop fin déjà, le visage s'est affiné davantage; sensuel, il s'est matérialisé; volontaire, il s'est durci et séché. A l'époque où la vie a fait toute son œuvre, lorsque la mère a passé la soixantième année, la fille la quarantième, cette gradation dans les ressemblances devient comme palpable au contemplateur... l'aperception des fatalités du sang devient si lucide alors, que parfois elle tourne à l'angoisse» (1).

N'était la perfection du style, qui ne s'observe guère chez nous, ne diriez-vous pas ces lignes écrites par un biologiste?

L'hérédité purement *morale* éclate cruellement chez ce fils d'un aigrefin et d'une sainte, qui reproduit tous les vices du père et dont Claude Larcher raconte la douloureuse histoire (2).

«L'hérédité apparaît aussi comme un puissant modificateur de cet instinct (sexuel). Entre la fille d'un père chaste et celle d'un père qui a vécu, entre le fils d'une honnête femme et le fils d'une

---

(1) *Cruelle énigme* (juillet-septembre 1884), p. 5. Voir aussi p. 20, 21, 22 et 83.

(2) *Physiologie de l'Amour moderne*, p. 541.

femme galante, il y a la même différence qu'entre les enfants d'un goutteux et ceux d'un phtisique» (1).

Et le philosophe Victor Ferrand le proclame : «qu'il y ait un atavisme moral, comme il y a un atavisme physique, une hérédité en retour des idées et des sentiments de nos aïeux, c'est un fait indiscutable» (2), à l'appui duquel je pourrais encore citer ce fils de voleur qui révèle son vrai père en allant, la nuit, dérober des bonbons à l'arbre de Noël du lendemain (3).

Le plus souvent l'hérédité n'est pas aussi dissociée et porte à la fois sur le physique et sur le moral. L'exemple le plus fouillé est certainement celui des Monneron.

Joseph Monneron, l'universitaire, «déclassé par en haut, grâce aux concours», est fils d'un cultivateur de Quintenas ; sa femme a une mère indolente et un père équivoque, «rentier interlope de Nice, mi-courtier, mi-contrebandier». De là dérivent : l'hypocrisie et la vulgarité d'Antoine,

---

(1) *Physiologie de l'Amour moderne*, p. 359.
(2) *L'Etape*, p. 25.
(3) *Le vrai Père* (décembre 1894).

l'ignoble tenue et la flétrissure précoce de Gaspard, l'incertitude et la morbidité de Jean, la sensibilité déréglée de Julie (1).

Ainsi les hérédités se superposent et, formant un tout complexe, aboutissent à des produits divers, d'apparence contradictoire. Dans *le Fantôme*, l'hérédité paysanne tourne en rudesse chez Albert Duvernay et en bonhomie chez sa sœur.

De même, «l'atavisme de la servitude a ces deux effets qui ne sont contradictoires qu'en apparence : il produit des capacités insondables de sacrifice ou de perfidie. L'une et l'autre de ces dispositions morales se trouvaient incarnées dans le frère et dans la sœur. Ils s'étaient, comme il arrive quelquefois, distribué le double caractère de leur race : l'un en avait hérité toute la vertu d'immolation, l'autre toute la puissance d'hypocrisie» (2).

Et, dans cette hérédité, pèsent naturellement les erreurs et les vices des ancêtres. Comme dit

---

(1) *L'Etape*, p. 9, 63, 117, 215, 303.
(2) *Cosmopolis* (mai-octobre 1892), p. 418.

la Bible, «les fils seront punis pour les péchés des pères» (1).

On comprend maintenant que le *Disciple* commence sa confession à son Maître, après son crime, par une longue analyse de ses hérédités (2), et que Paul Bourget conclue de toutes ses études : «On n'échappe pas à ses hérédités. On les subit, quoiqu'on en ait, par toutes les fibres dont on est tissé» (3).

Mais le biologiste ne doit pas uniquement constater les résultats bruts de l'hérédité ; il doit étudier cette hérédité, dans son évolution, dans sa vie, dans la suite de ses transformations. Car, en passant d'une génération à l'autre, l'hérédité rencontre des agents modificateurs, comme le croisement et le milieu. Le biologiste doit analyser les *lois* de ces modifications que le temps apporte dans l'hérédité.

Une de ces lois qui a le plus frappé Paul

---

(1) *Cosmopolis*, p. 572.
(2) *Le Disciple* (septembre 1888-mai 1889), p. 65.
(3) *L'Etape*, p. 297.

Bourget est certainement celle-ci : pour favoriser l'amélioration et le perfectionnement de l'espèce, les transformations par l'hérédité doivent se faire lentement et progressivement ; si on veut brûler les étapes, on n'a plus de progrès : l'individu régresse au contraire, soit au physique, soit au moral.

C'est ainsi que chez Joseph Monneron «le paysan est trop près», et Jean peut dire à son père : «on ne change pas de milieu et de classe sans que des troubles profonds se manifestent dans tout l'être, et nous avons changé de milieu et de classe, c'est un fait, puisque le grand-père Monneron est mort un paysan et que tu en as été un jusqu'à ta dixième année».

La grande culture a été donnée trop vite à son père. La durée lui «manque, et cette maturation antérieure de la race, sans laquelle le transfert de classe est trop dangereux». C'est pour cela qu'il paie la rançon de ce que Paul Bourget «appelle l'Erreur française, et qui n'est au fond, tout au fond, que cela : une méconnaissance des lois essentielles de la famille» (1).

---

(1) *L'Etape*, p. 44, 51, 458.

Vous voyez comme notre romancier tire des lois biologiques les lois sociales auxquelles il tient le plus. Nous comprendrons mieux cela quand nous aurons parlé des autres facteurs de la vie humaine et spécialement du milieu, sur lequel nous avons déjà empiété.

7. Le *milieu*, en Biologie humaine, est extrêmement complexe et il se complique d'autant plus que l'individu est plus cultivé et plus élevé.

Dans ce milieu, il faut nommer d'abord et surtout la *famille*, qui est la première éducatrice (1), le *pays* qui comprend la patrie et le petit pays (la province, la ville que l'on habite), les *maîtres* (maîtres de l'instruction et maîtres de l'éducation), la *classe* de la société dans laquelle on vit, et aussi d'une manière plus générale les *contemporains* (artistes, littérateurs, hommes politiques, collègues de la profession)... (2).

---

(1) «Quand une femme se donne à un homme, ce dernier, s'il était poli, enverrait ses cartes au père et à la mère de sa nouvelle maîtresse, en écrivant au-dessous de son nom, comme il sied : avec mille remerciements. Quatre-vingt-dix fois sur cent il la leur doit». (*Physiologie de l'Amour moderne*, p 382).

(2) Chez Poyanne, l'influence du milieu professionnel, du métier, reprend ses droits dans les heures de crise. (*Un Cœur de femme*, p. 382).

Les noms seuls que je viens de prononcer vous rappellent immédiatement une série de passages dans lesquels Paul Bourget proclame l'influence du milieu sur la vie humaine.

«Notre destinée n'est, du petit au grand, que notre caractère projeté au dehors, et ce caractère lui-même n'est, en dernière analyse, qu'une résultante des vastes faits généraux qui ont gouverné le développement de notre individualité : notre patrie, le moment de son histoire, ses mœurs, les idées qui flottent dans son air» (1); et, immédiatement après ses hérédités, le *Disciple* analyse son *milieu d'idées* (2).

Dans la magnifique Étude qu'il a consacrée à son maître Taine (3), Paul Bourget analyse avec le plus grand soin son milieu. «Tout système se rattache en effet par le plus étroit lien aux autres productions de l'époque dans laquelle il a paru». On ne peut même pas s'empêcher de penser que, quoiqu'ils ne soient pas contemporains, Paul

---

(1) *L'Etape*, p. 67.
(2) *Le Disciple*, p. 83.
(3) *Essais de Psychologie contemporaine ; M. Taine*, p. 164, 169.

Bourget a un peu décrit, dans cette Étude, le milieu dans lequel il s'est formé lui-même (à condition d'ajouter Taine aux maîtres éducateurs), milieu que caractérisent surtout l'influence des progrès des sciences, l'envahissement des méthodes scientifiques et l'amour des *faits*.

Dans cette même Étude, Paul Bourget écrit sur «l'illustre et infortuné Spinoza» : «si le pauvre petit juif, poitrinaire et ombrageux, n'avait pas été maudit par ses frères en religion, persécuté par sa famille, dédaigné par la jeune fille qu'il devait épouser, s'il n'avait senti, dès son adolescence, la table de fer de la réalité peser sur sa personne et la meurtrir, certes il n'aurait pas écrit avec une soif si évidente d'abdication, avec une telle horreur des vains désirs, les terribles phrases où se complaît son stoïcisme intellectuel : « ni dans sa façon d'exister, ni dans sa façon »d'agir, la nature n'a de principe d'où elle parte »ou de but auquel elle tende » ; et cette autre qui, rapprochée du consolant *Pater noster qui es in cælis* de l'Évangile, prend toute sa force de cruel fatalisme : « celui qui aime Dieu ne peut pas faire »d'effort afin que Dieu l'aime en retour » (1).

---

(1) *Essais de Psychologie contemporaine : M. Taine*, p. 166.

Ce milieu a lui-même une hérédité, il est fait des influences antérieures. A travers les deux volumes d'*Études psychologiques* «circule» cette thèse «que les états de l'âme particuliers à une génération nouvelle étaient enveloppés en germe dans les théories et les rêves de la génération précédente».

Comme pour l'hérédité, le biologiste étudie et détermine les conditions dans lesquelles cette influence du milieu est bonne et salutaire pour le développement et l'expansion de la vie humaine. Une de ces conditions a particulièrement frappé Paul Bourget, c'est la *continuité* et l'*unité* d'action de ce milieu. Il faut donc, pour favoriser le progrès biologique, que l'être vivant ne change pas trop souvent ni trop brusquement de milieu : dans ce dernier cas, il se développe des désharmonies et des contradictions qui sont des éléments de diminution dans la vie.

En transportant cette loi biologique dans la sociologie, on en déduit que la grande condition du progrès pour une société d'hommes est de constituer fortement une *nation* et une *race*, tan-

dis que le *déracinement* et le *cosmopolitisme* facilitent la régression et la décadence.

« Les races perdent beaucoup plus qu'elles ne gagnent à quitter le coin de terre où elles ont grandi. Ce que nous pouvons appeler proprement une famille, au vieux et beau sens du mot, a toujours été constitué, au moins dans notre Occident, par une longue vie héréditaire sur un même point du sol. Pour que la plante humaine croisse solide, et capable de porter des rejetons plus solides encore, il est nécessaire qu'elle absorbe en elle, par un travail puissant, quotidien et obscur, la sève physique et morale d'un endroit unique (1) ». Et Paul Bourget évoque le souvenir (rappelé par Maurice Barrès dans les *Déracinés*) de Taine aimant à se diriger vers un arbre adolescent et vigoureux du square des Invalides, en disant : « allons voir cet être bien portant » (2).

L'*Etape* montre l'importance sociale qu'a « l'âge de la race » (3) ; le *Disciple* montre les terribles

---

(1) *Essais de Psychologie contemporaine ; Stendhal* (1882), p. 241.

(2) *Ibidem ; M. Taine*. Appendice G, p. 202.

(3) *L'Etape*, p. 105

effets d'un brusque changement de milieu (1) ; l'idée de *Cosmopolis* est la permanence de la race ballottée dans les milieux les plus variés et les plus hétérogènes (2); dans *Fausse manœuvre*, c'est la désharmonie et les contradictions du terrien déraciné de sa province et vivant à Paris (3); dans le *Portrait du doge*, c'est le choc de deux races dans cette belle scène où se heurtent et pensent si différemment le noble Français et l'Américain riche... (4).

Toute cette doctrine de l'utilité de la permanence et de la durée du milieu est symbolisée dans ce passage du *Timée* que Jean Monneron évoque dans ses pénibles méditations (5): « Alors, dans ce temple de Saïs, entouré par le Nil, un des plus avancés en âge parmi les prêtres dit au voyageur : O Solon, vous autres Grecs, vous serez toujours des enfants et il n'y a pas un Grec digne du beau nom de vieillard. — Et Solon de-

---

(1) *Le Disciple*, p. 108.

(2) Le baron Hafner est le type du cosmopolite qui traverse une série de milieux.

(3) *Fausse manœuvre* (mai 1903), p. 343.

(4) *Le Portrait du doge* (décembre 1897), p. 265.

(5) *L'Etape*, p. 306.

manda : Que veux-tu dire ? — Que vous êtes très jeunes quant à vos âmes, répondit le prêtre. Vous n'y possédez aucune vieille doctrine, transmise par les aïeux, aucun enseignement donné de siècle en siècle par des têtes blanchies...».

Pour faire une forte race, une grande nation, il faut ne pas mériter le reproche de Platon; il faut avoir l'unité, la durée, la permanence du milieu.

Il faut beaucoup d'hommes *encadrés* et *racinés*. Le milieu n'est pas un décor inerte; c'est un cadre qui vit et qui intervient dans la facture du tableau.

Voilà une autre des grandes lois sociologiques de Paul Bourget qui a, elle aussi, une base absolument biologique.

8. L'hérédité et le milieu ne sont pas les seuls facteurs de l'individualité humaine. A chaque moment de son existence, cette individualité dépend encore des *antécédents* du sujet, des moments antérieurs de sa vie personnelle.

Le mot de Gœthe «le présent a tous les droits» n'est pas absolu. Le passé intervient constamment dans notre vie actuelle. Et Paul Bourget symbo-

lise cette loi biologique dans cette jolie légende de l'âme du purgatoire qui ne pourra «entrer au ciel qu'après être revenue sur la terre à tous les endroits où, vivante, ses pas s'étaient posés, afin d'effacer toutes les traces de ses démarches coupables, afin de recueillir tous les vestiges de ses actions vertueuses».

Nous sommes ainsi forcés «de remettre sans cesse nos pas dans nos pas, et il nous faut retrouver, aux détours désappris de nos anciens chemins, le fantôme de l'homme que nous fûmes un jour! » (1).

A l'appui de cette loi de Biologie physicomorale nous n'avons pas seulement les six tragédies morales qui forment le Recueil «les Pas dans les pas» pour établir que «tout se paie» dans le corps et dans l'esprit. Nous retrouvons l'application et la démonstration de ce principe dans une série d'autres romans.

Les dix histoires de *Recommencements* sont «toutes un commentaire d'après nature d'une

---

(1) *Les Pas dans les pas* (décembre 1902), p. 203.

même vérité, formulée par le philosophe : *la vie est une grande recommenceuse*» (1).

L'*Echéance,* toute entière, n'est que l'illustration de cet «étrange dicton où les Italiens... ont résumé, avec leur vive imagination, le retour de la faute sur celui qui l'a commise : *la saetta gira, gira*, disent-ils, la flèche tourne, *torna adosso a chi la tira* et elle retombe sur qui la tire». Et ainsi on voit «combien est exact le *Tout se paie* de Napoléon à Sainte-Hélène, par quels détours le châtiment poursuit et rejoint la faute et que le hasard n'est le plus souvent qu'une forme inattendue de l'expiation» (2).

L'idée mère d'*André Cornelis* repose sur le crime commis par le mystérieux Crawford (est-ce là ou dans *Neptunevale* (3) que madame Humbert a pris le nom de son mystérieux millionnaire ?) et l'influence que ce crime exerce sur l'assassin et sur le fils de la victime : c'est l'analyse psychologique de la logique implacable des choses.

---

(1) *Recommencements.* Dédicace à Charles de Pomairols (14 janvier 1897), p. 1.

(2) *L'Echéance*, p. 25 et 6.

(3) *Voyageuses; Neptunevale*, p. 87 à 160.

Une des bases d'*Une Idylle tragique* est certainement ce passé de la baronne Ely, qui se dresse à tout instant et lui fait dire : «Hautefeuille et moi nous nous aimons avec un fantôme entre nous, qu'il ne voit pas, mais que je vois si bien» (1). Et plus tard, quand Olivier du Prat a été tué, « un mort est entre ces deux vivants, qui, jamais, jamais, ne s'en ira», comme entre les héros du *Roman comique* d'Anatole France.

Dans le Roman qui porte ce nom même, *le Fantôme* de la mère antérieurement aimée se dresse constamment devant Etienne Malclerc et, quand il a épousé la fille, lui donne la sensation de l'inceste.

Francis Nayrac, de *la Terre promise*, est écrasé par «son impuissance à s'échapper de ce passé qui refluait sur lui toujours, comme la marée reflue sur le malheureux qu'elle a une fois surpris, le renversant d'un coup de lame lorsqu'il se relève, l'enveloppant de houle quand il court, l'aveuglant d'écume quand il cherche un rocher où s'appuyer, l'assourdissant de clameurs quand il appelle».

---

(1) *Une Idylle tragique*, p. 137.

Et, vaincu, il s'écrie : «c'est donc vrai que l'on ne refait pas sa vie? c'est donc vrai que notre passé nous poursuit sans cesse dans notre avenir? » (1).

C'est ce même passé, mais plus aimable, que René Vincy évoque et objective dans cette chanson en deux strophes « que la bonne Madame Ethorel avait qualifiée de sonnet » :

Le spectre d'une ancienne année
M'est apparu, tenant aux doigts
Une blanche rose fanée,
Et murmurant à demi-voix :
Où donc est ton cœur d'autrefois? (2)

Et ce n'est pas seulement le passé *moral* qui saisit ainsi constamment notre présent et notre lendemain. C'est aussi le passé *physique*. Les maladies de l'enfance, de l'adolescence, des années précédentes gouvernent, je pourrais dire tyrannisent, notre santé ultérieure. Il y a des maladies qui créent en nous ce que nous appelons en médecine des *tempéraments morbides*, c'est-à-dire qu'on vit toute sa vie ultérieure en arthritique ou en avarié.

---

(1) *La Terre promise*, p. 197, 252.
(2) *Mensonges*, p. 121.

Et, à cause de l'intrication si souvent signalée du physique et du moral, nos antécédents physiques pèsent sur notre vie morale. C'est ainsi que vous comprendrez Paul Bourget parlant de l'influence du lard, du fromage et des pommes de terre sur un sentiment, qui est certainement des plus élevés mais des plus complexes, l'amour. Et, en effet, sur la manière de comprendre l'amour influent les éléments physiques qui paraissent le plus distants : «la nourriture», «la boisson», «les occupations», «l'air respiré»...

«Un laboureur, nourri de lard, de fromage et de pommes de terre, qui peine tout le jour, qui n'ouvre jamais un livre, quand il est assailli par la puberté, comme une bête, vers ses dix-huit ans, peut-il être comparé à ce que nous étions, vous ou moi» (c'est Claude Larcher qui parle), «à cet âge où notre innocence valait à peu près celle d'un capitaine de hussards?» (1).

Tous ces passages (et j'aurais pu en rapprocher beaucoup d'autres) suffisent à vous montrer de quelle admirable manière Paul Bourget déve-

---

(1) *Physiologie de l'Amour moderne*, p. 358.

loppe cette idée biologique et montre, dans chaque cas, l'importance de ce que nous appelons, dans une observation médicale, les *antécédents personnels* du sujet.

9. Le dernier facteur de l'individualité humaine comprend pour le biologiste tous les autres éléments, inconnus ou mal connus, qui ne sont ni l'hérédité, ni le milieu, ni les antécédents, et qu'on appelle, faute de meilleur mot, l'*élément personnel*.

La preuve de cet élément est donnée par ce fait que les facteurs déjà étudiés n'ont pas un résultat fatal et nécessaire ; il y a dans les faits vitaux une contingence indiscutable, en rapport avec la plus grande complexité de la structure et qui distingue les êtres vivants des corps bruts.

Quand on étudie un phénomène physique ou chimique, on peut, en connaissant bien les corps mis en présence, les conditions de chaleur, de lumière, de milieu ambiant, déterminer exactement et prévoir ce qui se produira. Pour l'être vivant, il n'en est pas de même.

Cet imprévu, cet aléa dans le résultat augmentent d'autant plus que l'être vivant a un organisme

plus compliqué, est plus élevé dans l'échel'e. Chez l'homme, cette complexité est au maximum et l'élément personnel, la cote individuelle prend une importance d'autant plus grande qu'il faut, de plus, tenir compte ici de l'élément psychique et de l'élément moral, facteurs capitaux qui varient tellement d'un individu à un autre.

Voilà donc la loi de Biologie humaine à laquelle les faits conduisent naturellement : deux individus ayant les mêmes hérédités, le même milieu et les mêmes antécédents ne sont pas nécessairement les mêmes à un moment donné de leur existence.

Paul Bourget a nettement appliqué, démontré et illustré cette loi.

Le meilleur exemple est certainement encore cette famille Monneron, dans laquelle dans les mêmes conditions de famille et d'éducation, on voit se développer : Gaspard, un dépravé précoce et un grossier ; Antoine, viveur et faussaire ; Julie, criminelle aussi, mais avec plus de distinction et d'élévation dans l'esprit ; Jean, un vaillant et un fort ; — les uns étant ainsi bien inférieurs, le

dernier étant supérieur à leurs hérédités et à leur milieu.

Nous pourrions prendre dans d'autres Romans des exemples des corrections que cet élément individuel peut apporter aux autres facteurs.

Perron Dumenil, fils d'un avocat d'affaires et d'origine plébéienne, manœuvre «de manière qu'il a vécu et qu'il est mort membre du Jockey ! Il est vrai qu'il datait d'une des élections du siège» et «avait traversé les lignes prussiennes pour venir poser sa candidature dans le seul ballottage où il eût quelque chance d'être élu» (1).

C'est l'élément individuel qui fait d'Hubert Liauran un jeune homme «comme les autres», malgré l'éducation exceptionnelle que lui ont donnée sa mère et sa grand'mère, deux saintes (2).

C'est la lutte de l'élément individuel contre les autres facteurs qui produit les nombreuses contradictions présentées par Rumesnil, à la fois «gentilhomme, chatouilleux sur le point d'honneur comme un raffiné de l'ancien régime», «idéa-

---

(1) Le *Cob rouan* (mars 1903), p. 206.
(2) *Cruelle Enigme*, p. 127.

liste humanitaire» qui préside l'Union Tolstoï, fondation socialiste, pense, comme un duc anticlérical ou un marquis voltairien, «contre son milieu» et, en même temps, séduit Julie et organise tout pour la rendre criminelle. C'est encore la lutte de cet élément individuel qui donne à Joseph Monneron «cette infaillible logique dans le faux» qui, avec l'instruction complète d'un éducateur national, lui fait si mal réussir l'éducation de sa propre famille (1).

En affirmant ainsi l'élément individuel, c'est-à-dire l'existence personnelle du moi chez chacun, Paul Bourget se sépare complètement de Taine, pour qui, au contraire, les «génératrices» ont une influence absolue, nécessaire et fatale. Quand il étudie «la personnalité d'un écrivain ou d'un général», celui-ci ne procède «pas autrement qu'un chimiste placé devant un gaz ou qu'un physiologiste en train d'examiner un organisme» (2). Pour Paul Bourget, tout cela n'est pas identique : dans l'organisme vivant il y a quelque chose de plus

---

(1) L'*Étape*, p. 129, 167 et 269.

(2) *Essais de Psychologie contemporaine; M. Taine*, p. 171.

que dans le gaz : il y a une unité, un individu qui s'affirme encore bien mieux dans sa personnalité complète quand il s'agit de l'homme (1).

Vous voyez comme l'idée biologique se développe dans l'œuvre de Paul Bourget et comme elle se précise dans le sens de la doctrine vitaliste que Barthez et Bichat ont exposée au commencement du XIXe siècle et que Laënnec, Claude Bernard et Pasteur ont si magnifiquement complétée et couronnée, de cette doctrine qui ne veut pas confondre les phénomènes vitaux avec les phénomènes physicochimiques, ni l'individu vivant avec le cristal, et qui fait de la Biologie une science spéciale et bien distincte de la science des corps bruts.

10. Voilà l'homme biologiquement constitué dans ses quatre facteurs, l'hérédité, le milieu, les antécédents, l'élément personnel. L'homme est ainsi constitué comme une unité avec son psychisme personnel, sa liberté et sa responsabilité, respon-

---

(1) Paul Bourget n'admet pas, avec Stendhal, que « le tempérament et le milieu font tout l'homme». *Essais de Psychologie contemporaine : Stendhal*, p. 215.

sabilité personnelle, familiale et sociale. Cette personnalité est si caractérisée, si particulière, que dans la même famille et dans le même milieu on rencontre souvent des génies et des névrosés, aboutissants bien différents de facteurs constitutifs identiques.

Ceci nous conduit à l'étude d'une autre loi biologique dont Paul Bourget a fait sa loi sociale : c'est l'*inégalité* native et originelle des hommes.

Pour le biologiste, les hommes naissent et vivent inégaux ; ils sont inégaux en force héréditaire et personnelle, inégaux dans leurs organes, dans leurs fonctions, dans leur psychisme, dans leur sensibilité... en tout ; pour le biologiste il n'y a pas deux hommes égaux.

Ce sont les philosophies spiritualistes et les religions qui enseignent l'idée d'égalité en introduisant l'idée de morale et de devoirs. Les grands devoirs sont les mêmes pour tous, tous doivent avoir les mêmes droits et la même liberté pour remplir ces devoirs. Donc *toutes les âmes sont égales.* Si, au point de vue biologique, les hommes sont inégaux, ils sont égaux au point de vue moral.

Une société doit avoir pour objectif idéal l'éga-

lisation *par en haut* dans *l'égalité des devoirs* et non l'égalisation *par en bas* dans *l'égalité des droits*.

Se plaçant au seul point de vue biologique, le traducteur et commentateur du grand matérialiste Haeckel, Vacher de Lapouge l'a dit très nettement et très logiquement : « à la formule célèbre qui résume le christianisme laïcisé de la Révolution : Liberté, Egalité, Fraternité, nous répondrons : Déterminisme, Inégalité, Sélection » (1). C'est ce qu'exprime Jean Weber quand il écrit : « la raison du plus fort est toujours la meilleure ; cette proposition voudrait être une audace ; ce n'est qu'une naïveté » (2).

Voilà la loi biologique, si elle n'est pas corrigée, *humanisée* par la loi morale. C'est ce qui m'a fait toujours énergiquement soutenir (3) que la Morale complète la Biologie, mais ne doit pas être

---

(1) Ernest Haeckel. *Le monisme, lien entre la religion et la science. Profession de foi d'un naturaliste.* Préface et traduction de Vacher de Lapouge, 1897.

(2) Jean Weber. Citation d'Alfred Fouillée. *Le Mouvement idéaliste et la réaction contre la science positive*, 1896, p. 267.

(3) Voir : *Les Limites de la Biologie.* Bibliothèque de Philosophie contemporaine, 2e édit. 1903, p. 23.

ramenée et identifiée à la Biologie. La morale biologique, défendue aujourd'hui par tant de philosophes depuis Herbert Spencer, ne peut donner pour objectif à l'homme que le plaisir, le bonheur, l'accroissement et l'expansion de la vie de l'individu et de l'espèce. Or, cet objectif ne peut pas comporter l'obligation et s'imposer à la liberté. Et le plaisir de la vie accrue ne peut pas être donné comme sanction de l'acte bon ; car trop souvent la peine et la douleur sont la seule récompense actuelle du devoir accompli.

Une seconde loi biologique s'impose en effet au physiologiste humain à côté de la loi de l'inégalité, c'est la *loi de la douleur*, la douleur pouvant accompagner normalement l'acte physiologique le plus régulier, le plus désirable au point de vue de la Biologie et pouvant être épargnée à l'acte le plus antiphysiologique, pouvant être remplacée même par le plaisir après un acte qui diminue la vie de l'individu et encore plus la vie de l'espèce.

Ces deux grandes lois biologiques de l'inégalité et de la douleur sont chères à Paul Bourget :

nous en retrouvons partout la démonstration ou la discussion.

Il cite et rapproche : d'un côté, Taine, qui « comme tous les philosophes qui voient dans l'état un organisme, doit considérer et considère l'inégalité comme une loi essentielle de la société » (1) ; de l'autre, Stendhal qui dit, par la bouche de Julien : « il n'y a pas de droit naturel... avant la loi, il n'y a de naturel que la force du lion ou le besoin de l'être qui a faim, qui a froid ; le *besoin* en un mot... » (2). Et Bourget ajoute : « apercevez-vous, à l'extrémité de cette œuvre, la plus complète que l'auteur ait laissée, poindre l'aube tragique du pessimisme ? »

Est-il besoin d'insister pour démontrer tous les combats livrés par Paul Bourget contre ce *pessimisme* et sa forme légère et plus dangereuse encore, le *dilettantisme*.

Relisez tout le premier chapitre de *Cosmopolis* et la dernière phrase du marquis à Dorsenne : « je ne sais pas pourquoi je vous aime tant, car au fond vous incarnez, vous aussi, un des vices

---

(1) *Essais de Psychologie contemporaine : M. Taine*, p. 188.
(2) *Ibidem ; Stendhal*, p. 248.

d'esprit qui me fait le plus d'horreur, ce dilettantisme, mis à la mode par les disciples de M. Renan et qui est le fond du fond de la décadence. Mais vous en guérirez, j'en ai bon espoir. Vous êtes si jeune ! » (1).

C'est surtout dans *le Disciple* qu'est exposée cette doctrine de la morale biologique que je vous indiquais tout à l'heure. Robert Greslou l'applique jusqu'à l'absurde dans ses expérimentations psychologiques (2) qui le conduisent, non seulement au crime, mais à la lâcheté et au déshonneur. Et son maître Adrien Sixte, qui aurait mérité « aussi justement que le vénérable Emile Littré » d'être appelé un « Saint Laïque », est terrifié en voyant à quoi aboutissent, poussées à l'extrême dans la pratique, les doctrines qu'il a exposées dans ses livres « l'Anatomie de la volonté », la « Psychologie de Dieu » ... C'est la morale évolutionniste de nos contemporains : « l'univers moral reproduit exactement l'univers physique » (3). C'est la morale dont l'exposé sou-

---

(1) *Cosmopolis*, p. 303.

(2) « La résolution de séduire cette enfant sans l'aimer, par pure curiosité de psychologue ». *Le Disciple*, p. 120.

(3) *Le Disciple*, p. 22, 23, 41.

ieva, on s'en souvient, un différend avec Anatole France (1).

Il faut donc chercher ailleurs que dans la Biologie même le complément moral des lois de la vie humaine. Mais il ne faut pas, d'autre part, nier ces lois biologiques (que les lois morales complètent sans les détruire) : la loi de l'inégalité et la loi de la douleur.

Dans la Préface manifeste qu'il a écrite pour la réédition de ses Romans, Paul Bourget écrit : « tout dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique est soumis à des lois » et, en tête de ces lois « inéluctables, auxquelles notre libre arbitre peut bien tenter de se soustraire, mais que nos révoltes ne changent pas, non plus que nos désirs », il place, à côté de « l'hérédité invincible de la race», «l'inégalité incorrigible des individus » (2).

De même, Ferrand proclame la nécessité de se soumettre à ces deux lois « vérifiées depuis l'ori-

---

(1) Anatole France. La morale et la science. *La Vie littéraire*. 3e série, 1899, p. 59.

(2) *Œuvres complètes : Romans*, t. I. Préface, 1900, p. vii.

gine des âges » : « l'inégalité et la douleur ». On ne doit pas plus chanter :

Du passé faisons table rase

que :

Le monde va changer de base.

Car les lois biologiques de l'inégalité et de la douleur restent toujours pour former cette base et il est impossible même au « Demos Moloch » d'en faire table rase. L'arbre tout entier ne peut pas devenir fleur ; les racines, le tronc et les branches ne peuvent pas cesser leurs fonctions respectives. « La science démontre que les deux lois de la vie, d'un bout à l'autre de l'univers, sont la continuité et la sélection... » (1).

J'arrête ces citations et je vous demande pardon de l'austérité de ces derniers développements. Mais il m'a paru impossible de ne pas montrer combien biologique est la base des grandes lois de l'inégalité et de la douleur qui se retrouvent partout dans les Romans de Paul Bourget et combien évidente apparaît, dans ces Romans, la nécessité de compléter, chez l'homme, les lois de la

---

(1) *L'Étape*, passim.

Biologie par les lois d'une morale distincte et séparée.

11. Pour passer à un sujet moins austère, au moins en apparence, je vais étudier la part de l'idée biologique dans la manière dont Paul Bourget envisage et étudie l'*amour*, ce sentiment qu'il excelle à analyser de mille manières charmantes.

Ne vous effarouchez pas, Mesdames, de me voir aborder ce chapitre.

Peut-on étudier Paul Bourget sans parler de l'amour ? La plupart de ses héros ne pourraient-ils pas dire comme Thérèse de Sauve : « Vivre sans aimer, est-ce vivre ? » (1).

Croyez d'ailleurs que je ne vais pas vous parler, sur un sujet aussi délicat, la langue brutale du physiologiste ou du médecin. Je ne vous parlerai sur l'amour que la langue même de Paul Bourget, que vous appréciez toutes si bien.

Même dans cette langue, je ne vous développerai pas toutes les idées de Claude Larcher et les déductions qu'il tire de cette définition de Nysten

---

(1) *Nouveaux Pastels; Jacques Molan.* p. 393.

dans laquelle est signalée l'association de l'instinct de destruction comme une aberration fréquente de l'amour (1), idées que développe aussi Adrien Sixte quand il soutient « que l'instinct de la destruction et celui de l'amour s'éveillent ensemble chez le mâle » (2).

Certes ce serait bien là une étude biologique qui appartient à notre sujet. Mais ce côté trop physiologique nous entraînerait très loin et j'aime mieux consacrer les quelques moments que vous voulez bien me donner encore, à étudier le fondement biologique de ce que Paul Bourget aime tant à étudier et étudie si bien sous le nom de *Complications sentimentales* (3) : le *dualisme* ou la multiplicité dans l'amour.

L'amour, ce sentiment si envahissant, si exclusif, si jaloux, qui s'empare si complètement de l'être tout entier, peut-il avoir plusieurs objets simultanés ?

Je ne parle pas bien entendu des amours divers,

---

(1) *Physiologie de l'Amour moderne*, p. 327.

(2) *Le Disciple*, p. 50.

(3) *Complications sentimentales* (1897).

paternel, filial, patriotique..., qui font si bon ménage ensemble ; je parle de l'amour tout court, le « grand amour » comme dit Elie Laurence (1).

Cet amour là, on le comprend s'appliquant à plusieurs objets *successivement*. Ce n'est pas encore là la question.

Mais comment l'âme, une et indivisible, peut-elle se donner toute entière à deux personnes à la fois? *Cruelle énigme!* Problème psychologique, grave entre tous, qui me paraît insoluble en dehors de l'explication biologique.

D'abord le *fait* est matériellement établi dans une série de Romans de Paul Bourget.

Les exemples masculins sont peu gracieux et moins démonstratifs, à cause de « l'irréductible différence qui sépare le point de vue masculin et celui de la femme, pour ce qui touche aux choses de l'amour » (2).

Je vous citerai cependant Bertrand d'Aydie qui superpose à son amour pour Madame de Sarliève

---

(1) *Deuxième Amour*, p. 229.
(2) *Sauvetage*, p. 289.

un autre amour pour l'*Amie écran* Madame de Lautrec (1).

« Ce que je garde depuis deux ans au fond de mon cœur et qui doit en sortir, dit Boleslas à sa femme, c'est qu'à travers ces funestes entraînements, je n'ai jamais cessé de vous aimer » (2). — Henriette « ne savait pas qu'un homme peut mentir à une femme qu'il aime et l'aimer autant, l'aimer davantage, avec une ardeur avivée par le remords » (3).

Je vous citerai enfin cet affreux Jacques Molan qui aime à la fois la *Duchesse bleue* et Madame de Bonnivet, autorise chez Madame de Bonnivet cette soirée dans laquelle la pauvre duchesse bleue dit des vers devant sa rivale et, renouvelant la scène d'Adrienne Lecouvreur devant la duchesse de Bouillon et Maurice de Saxe, récite du Racine et stigmatise

..... ces femmes hardies
Qui, goûtant dans le crime une honteuse paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

---

(1) *L'Écran* (août 1897).
(2) *Cosmopolis*, p. 505.
(3) *La Terre promise*, p. 174.

Le dilettante se contente de sourire et plus tard il finit par faire avec cette scène une pièce qu'il fait jouer par la même duchesse bleue, devenue courtisane.

J'aime mieux insister sur les exemples féminins, bien plus intéressants et impossibles à expliquer par une simple sécheresse de cœur.

Dualiste : cette charmante Thérèse de Sauve qui aime si complètement Hubert Liauran et va retrouver le comte de La Croix-Firmin à Trouville. « Quelle monstrueuse énigme ! Comment, avec cet amour divin dans son cœur, avait-elle pu faire ce qu'elle avait fait? » (1). — Thérèse de Sauve « avait trompé ce garçon qu'elle adorait, entraînée par un caprice de sexualité qu'elle ne comprenait plus elle-même » (2).

Dualiste: Madame de Tillières qui aime à la fois Poyanne et Casal, au point d'étonner celui-ci qui dit « non, c'est impossible ; on n'a pas de place en soi pour deux amours » et au point de trembler

---

(1) *Cruelle énigme*, p. 87.
(2) *Nouveaux Pastels : Jacques Molan*, p. 367.

également pour ses deux amis quand elle apprend qu'ils vont se battre (1).

Dualistes : la baronne Ely (2) et Claire de Welde (3) dont le second amant est le « seul », l'« unique » amour, du vivant du premier.

Dualiste : cette grande dame anglaise qui s'est fait recevoir au *Flirting club* et s'y rend d'autant plus joyeuse et en train qu'elle est plus rassurée sur la santé de son mari. « Quand il est souffrant, comme ces derniers jours, je n'ai plus le cœur à flirter » (4).

Dualiste et même plus : Clémentine de Ravigny qui aime d'abord le comte de Miossens, puis le député Michel Favanne, épouse le premier, aime Videville, Edmond de Bonnivet... ; cela fait quatre, dont deux au moins occupent son cœur en même temps. Ce qui fait dire d'elle au peintre Miraut : c'est « très alliance russe, cet attelage à trois ; cela s'appelle une troïka, n'est-il pas

---

(1) *Un Cœur de femme*, p. 500 et 450 («Vous deux!») et tout le chapitre «Dualisme», p. 392.

(2) *Une Idylle tragique*.

(3) *Deuxième Amour*.

(4) *Profils perdus* (1880-1881); *Flirting Club*, p. 264.

vrai? », tandis que Favanne s'écriait : « est-ce qu'on cesse jamais d'aimer, quand on aime véritablement » (1) comme Pierre Fauchery disait : « l'homme ne cesse jamais d'aimer le même être » (2).

De tous ces faits, Paul Bourget formule lui-même la conclusion : « il faut croire que la dualité sentimentale, si coupable dans ses conséquences et qui représente un tel abus de l'âme d'autrui, correspond, dans certaines natures complexes, à de profonds besoins et que cette anomalie est leur vraie manière de sentir » (3).

Voilà le fait brutal, plus facile à établir et à analyser qu'à expliquer, au moins en psychologie pure.

On essaie des explications en opposant les mots *cœur*, *tête*, *sens* : on aime l'un avec le cœur, un autre avec la tête, ou bien un troisième avec les sens.

Ainsi, d'après Claude Larcher, les modernes

---

(1) *L'Inutile science* (janvier 1897), p. 256 et 187.
(2) *L'Age de l'amour*, p. 96.
(3) *L'Écran*, p. 23.

aiment avec leur cerveau, sont des cérébraux (1). Chez Thérèse de Sauve, c'est « le duel de la chair et de l'esprit ». « Thérèse avait des sens en même temps qu'un cœur et... le divorce s'établissait à de certaines heures entre les besoins de ce cœur et la tyrannie de ces sens » (2).

Mais on ne peut employer ces mots que par métaphore. Si on leur donne leur signification scientifique, cela ne veut plus rien dire. On n'aime jamais avec son organe-cœur, on ne peut pas aimer sans ses sens-organes. Un biologiste est obligé d'avoir un langage plus précis et il énonce alors la théorie suivante.

L'âme ou, si l'on préfère, la personne humaine vraie, élevée, libre et responsable reste une et indivisible toujours et partout, quelles que soient les contradictions de ses actes et de ses sentiments. La multiplicité des actes vient de l'outil qui, lui, est complexe et divisible, et spécialement des centres nerveux, qui sont l'agent indispensable et

---

(1) *Physiologie de l'Amour moderne*, p. 367 et 398.
(2) *Cruelle énigme*, p. 128 et 109.

inévitable de l'amour, même le plus élevé et le plus complet.

Même dans l'amour platonique, dont Philippe d'Audiguier est un si bel exemple, dans cet amour, « à qui le scepticisme a donné un brevet de chimère en le baptisant du nom d'un philosophe » (1), même dans l'amour platonique les centres nerveux jouent un rôle considérable.

Ce principe posé, je vous rappelle que les centres nerveux sont un tout complexe et divisible, formé d'une série de centres secondaires distincts, depuis la partie la plus inférieure de la moelle jusqu'aux parties les plus élevées du cerveau. Les centres cérébraux qui président aux fonctions de la pensée, aux fonctions psychiques, se subdivisent eux-mêmes et nous distinguons les centres du psychisme supérieur, du moi conscient, libre et responsable (ce que j'appelle le centre O) et les centres du psychisme inférieur, des actes inconscients et automatiques (ce que j'appelle le polygone (2).

---

(1) *Le Fantome*, p. 37.

(2) Le Dr L Laurent, après avoir appliqué le schema du polygone à l'étude très fine de la psychologie des sourciers, vient, dans un travail encore inédit *Essais sur le mécanisme de l'in-*

Normalement, pour chaque fonction, ces deux ordres de centres collaborent, entrent en activité synergiquement. Mais dans bien des cas leur action peut se dissocier : les centres psychiques inférieurs et les centres psychiques supérieurs fonctionnent séparément et distinctement, quand on est distrait ou quand on dort, par exemple, Archimède sortant tout nu de son bain marche avec ses centres psychiques inférieurs, tandis qu'il trouve son problème et crie *Eurêka* avec son centre O. Quand vous dormez, votre centre psychique supérieur se repose et votre polygone rêve.

Cette dissociation des deux ordres de centres psychiques est plus accentuée dans des états extraphysiologiques, qui ne sont pas encore la maladie, comme le sommeil provoqué de l'hypnotisme et l'état de transe des médiums. Enfin cette

---

conscient. Peut-on reconnaître aux sciences dites divinatoires une base réellement scientifique?) de l'appliquer à l'étude de certaines divinations et à l'intuition de la physiognomonie, qui fait rapidement porter à O des jugements sur les personnes, sympathiques ou antipathiques, portant veine ou malechance, jugements dont le polygone a préparé les «Considérant», à l'insu de O. — Cela peut s'appliquer aux intuitions et aux pressentiments, si bien décrits dans l'*Adversaire* (mai 1895).

même dissociation peut devenir un véritable état morbide et constitue le fond de certaines névroses comme le somnambulisme et l'hystérie.

Dans tous ces états de dissociation, il y a ce que l'on appelle *dédoublement de la personnalité.*

Vous rappelez-vous la *Nuit de Décembre :*

Du temps que j'étais écolier,
Je restais un soir à veiller
Dans notre salle solitaire.
Devant ma table vint s'asseoir
Un pauvre enfant vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Comme Musset, Gœthe, Guy de Maupassant, ont vu leur *double* venir au-devant d'eux, leur parler, leur dicter (1)...

Au fond, il est inexact d'appeler cela des *dédoublements* de la personnalité. La vraie person-

---

(1) Voir Paul Sollier. *Les Phénomènes d'autoscopie.* Bibliothèque de philosophie contemporaine, 1903. — Chez François Vernantes, l'«incapacité d'agir provenait de l'hypertrophie d'une puissance très spéciale : l'imagination de la vie intérieure. Il se voyait vivre et sentir avec une telle acuité que cela lui suffisait. Son action était au-dessus de lui et l'excès de l'analyse personnelle absorbait toute sa sève». *Pastels; Madame Bressuire.* juin 1884, p. 64[illegible].

nalité est une et indivisible ; elle reste avec les centres supérieurs, pendant que les centres polygonaux, dissociés, forment des personnalités fausses, artificielles, *surajoutées*, plus ou moins anormales ou même morbides.

Tout ce que je viens de dire s'applique à l'amour qui est une fonction cérébrale psychique. L'amour vrai, complet et normal a pour organe l'ensemble des centres psychiques, supérieurs et inférieurs, unis et synergiques. Mais chez certaines personnes il y a dissociation entre les deux ordres de centres et alors il y a comme un dédoublement de la personne aimante : l'amour vrai restant celui des centres supérieurs, un ou plusieurs autres amours adventices, accidentels, incomplets, mais souvent très impérieux et trop obéis, se développent dans le polygone.

Les actes passionnels sont souvent automatiques et polygonaux ; on comprend donc un amour polygonal à côté de l'amour vrai et complet du psychisme supérieur.

C'est l'unité du mot amour qui fait la confusion. Quand Thérèse de Sauve va à Trouville, elle continue à n'aimer vraiment qu'Hubert Liau-

ran. L'acte polygonal par lequel elle se livre à La Croix-Firmin ne devrait pas être appelé amour; de même que l'hypnotisée à qui vous imposez dans le sommeil une personnalité de *général* reste *couturière* tout en commandant à des troupes imaginaires; sa personnalité vraie et antérieure n'a pas changé malgré ce déguisement polygonal.

De tout cela résultent trois principes :

1° Le moi est un et la personnalité est une ; le dédoublement apparent du moi et de la personnalité correspond à la dissociation des centres psychiques et à l'apparition de fausses personnalités polygonales ;

2° De même, dans tous les cas de dualisme sentimental, il n'y a jamais égalité de deux amours simultanés ; un des amours reste toujours le vrai, le supérieur, l'autre étant l'inférieur, l'incomplet, le transitoire ;

3° Quand ce dualisme sentimental se développe et atteint un certain degré, c'est un signe, chez le sujet, d'un état au moins extraphysiologique, pas entièrement normal, souvent même d'un état pathologique.

Cette doctrine me paraît s'adapter merveilleusement à l'œuvre entière de Paul Bourget qui en est comme imprégnée.

En tête de l'*Irréparable*, il proclame que c'est le «commentaire mondain et mélancolique de la doctrine de son maître en psychologie sur la multiplicité du moi» (1).

Et en effet Taine se donne comme un bel exemple de dédoublement de personnalité: «j'ai fait deux parts de moi-même, dit-il: l'homme ordinaire qui boit, qui mange, qui fait ses affaires; qu'il ait des opinions, une conduite, des chapeaux et des gants comme le public, cela regarde le public. L'autre homme, à qui je permets l'accès de la philosophie, ne sait pas que ce public existe» (2).

Dans Joseph Monneron il y avait deux êtres: «l'un, le vrai, le *moi* raisonnable et raisonnant, constitué par les idées pures, l'homme en soi de la Déclaration des Droits; l'autre, l'animal inférieur,

---

(1) *L'Irréparable*, p. 5.

(2) *Essais de Psychologie contemporaine; M. Taine*, p. 162.

Médor, fait pour obéir au premier, comme le chien à son maître» (1).

Médor est la Bête de Xavier de Maistre qui le conduit chez madame de Hautcastel quand *l'autre* veut aller à la Cour. Médor est notre polygone.

Chez Henry Bobetiere, «comme chez Crémieu Dax, la poussée de l'inconscient était la plus forte aussitôt qu'il s'agissait de la chose publique» (2).

De même, dans Robert Greslou, il y a toujours eu «deux personnes distinctes : une qui allait, venait, agissait, sentait, et une autre qui regardait la première aller, venir, agir, sentir, avec une impassible curiosité» (3).

François Vernantes semble, comme don Juan, «posséder plusieurs âmes» et plaisante sur ce qu'il appelle son «polypsychisme» (4).

«Quelle singulière machine qu'une femme pourtant ! on dirait qu'une cloison étanche sépare l'amoureuse et l'autre» (5).

Vincy prend «une de ces décisions subites, qui

---

(1) *L'Étape*, p. 236.
(2) *Ibidem*, p. 149.
(3) *Le Disciple*, p. 65.
(4) *Pastels ; Madame Bressuire*, p. 386.
(5) *La Duchesse bleue*, p. 376.

révèlent un long travail de ce que les philosophes appellent barbarement l'*inconscient*, le *subconscient*, le *subliminal*. Le pédantisme de ces formules n'empêche pas qu'elles étiquettent le plus exact des faits» (1).

Voilà bien toute la doctrine biologique de la dissociation des deux ordres de psychisme (2) et du dédoublement de la personnalité et l'application de cette doctrine à la *pluralité des amours simultanés*.

D'autre part, Paul Bourget reconnaît le caractère extraphysiologique, souvent morbide, de ces dissociations et de ces dédoublements.

Ce n'est pas l'amour en lui-même qu'il considère comme une maladie, quoiqu'il en décrive la thérapeutique et malgré l'axiome de Claude Larcher : «l'amour est une maladie et le malade le plus sage, pour cette maladie là comme pour les autres, est celui qui, n'ayant jamais lu un livre de

---

(1) *Dernière Poésie* (novembre 1900), p. 295.

(2) Dans l'*Ecran* (p. 24), Paul Bourget discute même la théorie du fonctionnement séparé des deux hémisphères cérébraux pour expliquer ce dualisme.

médecine, ne sait pas ce qu'il a et qui souffre sans penser, comme une bête» (1); axiome qu'on peut comparer à la définition de Boissier de Sauvages: l'amour est une «maladie qui s'insinue entre les jeunes filles et les jeunes gens...», maladie dont il étudie les symptômes, le diagnostic, le pronostic et le traitement (2).

Non, Paul Bourget ne regarde pas l'amour comme une maladie. Ce qu'il considère comme une maladie, c'est la dissociation sentimentale, aboutissant au dualisme ou à la multiplicité des amours simultanés.

Ici c'est une «anomalie d'âme si criminellement pathologique» (3). Ailleurs ce sont des «difformités» dans la «façon de sentir» qui entraînent cette «singulière» et «détestable» «complication d'âme» (4). Dans la Dédicace de la *Duchesse bleue* à Madame Mathilde Sérao il dit nettement :

---

(1) *Physiologie de l'Amour moderne*, p. 526.

(2) Voir: *Le Médecin de l'amour au temps de Marivaux. Étude sur Boissier de Sauvages*, 1896. — La thèse de Sauvages (1724) portait ce titre: *Dissertatio medica atque ludicra de Amore.... utrum sit Amor medicabilis herbis?*

(3) *Le Fantôme*, p. 8.

(4) *L'Inutile science*, p. 193-194.

« poussé à ce degré, ce phénomène de dédoublement devient une déformation morale presque monstrueuse, à laquelle il faut maintenir son caractère d'exception » (1).

Donc, vous le voyez, sur tous ces points encore, l'œuvre de Paul Bourget est conforme à la doctrine biologique : il admet la dissociation des psychismes, le caractère anormal des dissociés, et il s'appuie sur ces idées pour expliquer les « complications sentimentales » de ses héros.

12. On peut donc conclure, ce me semble, que l'idée médicale ou biologique, loin de rester étrangère aux Romans de Paul Bourget, les pénètre et les imprégne intimement : une dissection, même rapide, permet de la bien mettre en lumière.

Mais il faut se garder de dépasser cette conclusion et de dire que ces Romans sont des œuvres biologiques ou médicales.

Paul Bourget est certainement un des auteurs qui ont le mieux compris et limité les rapports de la science et de la littérature (2).

---

(1) *La Duchesse bleue*, p. 331.

(2) Voir, sur les rapports de la Biologie avec la Littérature et les Arts, le chapitre V des *Limites de la Biologie*, p. 74.

Il avait déjà étudié cette question, pour la poésie, à propos de Leconte de Lisle (1). Il parle des poèmes scientifiques de Sully Prudhomme, montre que le littérateur doit se documenter, le vrai étant la source du beau ; mais pour écrire un poème, il faut « des yeux de poète ouverts sur des hypothèses de science » (2). Les formules du savant « expliquent » les phénomènes, elles ne les « représentent » pas. Or, « cette représentation colorée et vivante des choses est précisément le caractère propre de l'esprit poétique » (3).

Cela s'applique admirablement au Roman.

Comme dit très bien Lanson (4), si un Roman peut être vrai à la façon d'un tableau de Léonard ou de Rembrandt, il ne saurait l'être à la façon d'une démonstration de Laplace ou d'une expérience de Pasteur. Et on peut appliquer au Roman cette phrase de Brunetière : « l'imitation de la na-

---

(1) *Essais de Psychologie contemporaine; Leconte de Lisle*, 1884, p. 339 et 361.

(2) *Ibidem*, p. 341.

(3) «Un poète, c'est-à-dire le contraire d'un médecin et d'un philosophe». *Mensonges*, p. 53.

(4) Lanson. *La Littérature et la Science*, in *Hommes et Livres. Etudes morales et littéraires*, 1895.

ture ne saurait être le terme de l'art de peindre et, pour admirer, selon le mot de Pascal, les imitations des choses dont nous n'admirons pas les originaux, il faut que la pensée de l'artiste ait démêlé en elles quelque chose de caché, d'intime et d'ultérieur, que n'y discernait pas le regard du vulgaire» (1).

Le Roman est une œuvre d'art et non une œuvre de science. Il y a «des qualités indispensables, malgré tout, à cet art du Roman qui ne saurait se réduire à la dissertation pure» (2).

Le Roman ne doit pas donner seulement la *sensation du Vrai* comme un exposé scientifique ; il doit donner l'*émotion du Beau* et l'*émotion du Bien*.

C'est là ce que produisent les Romans de Paul Bourget : il nous présente des cas biologiques ; soit. Mais il les peint, au lieu de les décrire ; il fait vivre (3) ses personnages et nous avons tou-

---

(1) Brunetière. *La Renaissance de l'idéalisme*, 1896, p. 63-66.

(2) *Nouveaux Pastels ; Monsieur Legrimaudet*. p. 149.

(3) Paul Bourget se calomnie quand, parlant de la limitation du Roman d'analyse, il dit qu'il lui manque le coloris de la vie en mouvement. *La Duchesse bleue*. Préface à Madame Mathilde Sérao, p. 329.

jours, à la lecture, l'impression du vrai et du faux, la nette distinction de ce qui est beau et de ce qui ne l'est pas, de ce qui est moral et de ce qui ne l'est pas, dans le tableau que nous venons de lire.

Telle est bien l'idée que se fait Paul Bourget de son Roman qu'il appelle le *Roman d'analyse* au lieu de lui donner «le nom équivoque de psychologique» (1).

Il combat la doctrine de Taine, d'après laquelle le roman est «maintenant une grande enquête sur l'homme, sur toutes les variétés, toutes les situations, toutes les floraisons, toutes les dégénérescences de la nature humaine» (2); doctrine d'où découle toute «l'esthétique des écrivains et des naturalistes».

«Le pessimisme le plus découragé est le dernier mot de cette littérature d'enquête». Bourget veut échapper à ce «fanatisme de la science» (3) qu'il

---

(1) *La Terre promise*. Préface à Ferdinand Brunetière (octobre 1892), p. 6.

(2) Préface du tome I des *Romans* in *Œuvres complètes*, p. v.

(3) «Pour le physiologiste, le drame moral où avaient failli sombrer la raison et la foi d'Henriette n'était que cela : un accident de névrose en train de passer ainsi qu'il était venu, par un

constate chez Taine. Il veut, comme Pascal, opposer «l'ordre de l'esprit et l'ordre du cœur à cet univers aveugle et impassible, qui peut nous broyer, mais qui ne peut que cela» (1).

Certainement la «science moderne fournit aux curieux de l'anatomie mentale des documents et des méthodes d'une incomparable supériorité» (2); mais une «œuvre de littérature, M. Taine lui-même le remarque excellemment, *se rapproche* de la science ; elle *n'est pas* de la science» (3).

Le Roman d'analyse n'est pas un Roman de dissection scientifique. « Tout ce que l'on dissèque est mort», tandis qu'il étudie «des crises de la vie vivante».

---

phénomène d'hypnotisme subjectif... La faiblesse de telles hypothèses est qu'elles n'expliquent rien de ce qui constitue le fond même de la vie de l'âme». (*La Terre promise*, p. 244).

(1) *Essais de Psychologie contemporaine; M. Taine*, p. 181-182.

(2) *La Terre promise*, p. 7.

(3) Préface du tome I des Romans, p. VIII. — Ceci enlève sa valeur à la critique de JULES SAGERET qui a relevé une erreur zoologique dans *Outre-mer* (t. II, p. 210): Paul Bourget donne quatre crocs au serpent à sonnettes ou crotale, alors qu'il n'en a que deux. — Cela confirme que les livres de Paul Bourget ne sont pas des ouvrages d'histoire naturelle. Adrien Sixte avait répondu déjà à Marius Dumoulin lui démontrant une grave erreur dans son «Anatomie de la volonté» que «ce point de détail n'intéressait pas l'ensemble de la thèse». (*Le Disciple*, p. 48).

«Les lois imposées au romancier par les diverses esthétiques se ramènent en définitive à une seule : donner une impression personnelle de la vie» (1).

Le Roman est une «psychologie vivante», ne décrivant jamais le fait brut objectif, mais le peignant toujours à travers l'âme du romancier ; «même la description du paysage le plus résolument plastique n'est-elle pas une transcription d'un état de l'âme?» (2). « Toute narration d'un fait extérieur n'est jamais que la copie de l'impression que nous produit ce fait et toujours une part d'interprétation individuelle s'insinue dans le tableau le plus systématiquement objectif » (3).

Donc, et ceci résume admirablement les rapports du Roman et de la Biologie, le romancier doit avoir uniquement le «souci de doubler la soie brillante de l'imagination avec l'étoffe solide de la science» (4).

Nous revenons ainsi à l'idée annoncée au début

---

(1) *Cruelle Énigme. Dédicace à M. Henry James*, p. 3.

(2) *La Terre promise*, p. 8, 9 et 6.

(3) *Ibidem*, p. 9.

(4) *Essais de Psychologie contemporaine*; *M. Taine*, p. 181.

de cette Conférence : la Biologie dans les Romans de Paul Bourget est la charpente de fer qui soutient l'édifice; mais ce qui fait la beauté de l'édifice, ce sont les tentures et les œuvres d'art qui, à profusion, revêtent et masquent cette ossature, c'est surtout la vie dont on a animé ces appartements.

Il ne nous reste plus donc, en finissant, qu'à présenter publiquement nos excuses à Paul Bourget pour cette dissection maladroite de son œuvre si bien agencée et si impressionnante.

Oubliez, Mesdames, cette œuvre de cuistre.

Remettez tous ses atours à ce squelette si misérablement dévêtu. Remettez en place les magnifiques tapisseries et les charmants bibelots...

Oubliez ma Conférence et relisez Bourget ; non plus au radioscope et avec les rayons Rœntgen, mais en suçant ses livres comme des fleurs, suivant le précepte de Byron (1)... Vous y trouverez plaisir extrême et grand profit.

---

(1) *Essais de Psychologie contemporaine; Stendhal*, p. 237.

TABLE

DES OEUVRES CITÉES DE PAUL BOURGET

Adversaire (L') 65
Age de l'Amour (L') 24, 62
Ancien Portrait 15
André Cornelis 21, 40
Autre anglaise 15
Autre joueur 21

Bressuire (Madame) 66, 70

Cas de Conscience (Un) 15, 17, 21
Cob rouan (Le) 46
Cœur de Femme (Un) 14, 19, 21, 32, 61
Complications sentimentales 57
Confession (Une) 19
Cosmopolis 29, 30, 37, 52, 53, 59
Crime d'amour (Un) 11, 21, 26
Cruelle Énigme 27, 46, 58, 60, 63, 78

Dernière Poésie 71
Deuxième Amour 21, 58, 61
Deux Ménages 14, 21
Disciple (Le) 30, 33, 37, 53, 57, 70, 77
Drames de Famille 24
Duchesse bleue (La) 12, 21, 59, 70, 72, 73, 75

Eau profonde (L') 18
Échéance (L') 17, 21, 40
Écran (L') 59, 62, 71
Essais de Psychologie contemporaine 35
Voir : Préface, Leconte de Lisle, Stendhal, Taine.
Étape (L') 10, 18, 19, 21, 28, 29, 30, 31
33, 36, 37, 47, 55, 70

Fantôme (Le) 25, 29, 41, 64, 72
Fausse Manœuvre 37
Flirting Club 61

Homme d'Affaires (Un)..... 21, 25, 26

Idylle tragique (Une)..... 20, 21, 26, 41, 61
Inutile Science (L')..... 62, 72
Irréparable (L')..... 23, 69

Jacques Molan..... 56, 60

Leconte de Lisle (Essais de Psychologie contemporaine).... 74
Legrimaudet (Monsieur)..... 75
Luxe des autres (Le)..... 15, 25

Mensonges..... 11, 12, 14, 20, 21, 42, 74

Neptunevale..... 40
Nouveaux Pastels..... 21, 56, 60, 75

Odile..... 26
Outre-Mer..... 77

Pas dans les Pas (Les)..... 39
Pastels..... 66, 70
Physiologie de l'Amour moderne..... 12, 13, 14, 19, 20, 21, 27
28, 32, 43, 57, 63, 72
Portrait du Doge (Le)..... 37
Préface de la réédition des Essais de Psychologie contemporaine..... 20, 22
Préface de la réédition des Romans..... 20, 54, 76
Profils perdus..... 15, 61

Recommencements..... 39, 40

Sauvetage..... 23, 24, 58
Stendhal (Essais de Psychologie contemporaine). 36, 48, 52, 79

Taine (Essais de Psychologie contemporaine). 9, 33, 34, 36, 47
52, 69, 77, 78
Talisman (Le)..... 14
Terre promise (La)..... 14, 21, 23, 25, 41, 42, 59, 76, 77, 78

Voyageuses..... 14, 21, 26, 40
Vrai Père (Le)..... 28

Universitas BIBLIOTHECA Lyonnais

othèque
d'Ottawa
ance

The Library
University of Ottawa
Date Due

10 DEC. 1993
07 AVR. 1993
08 AVR. 1993

a39003 002514007b

Ce volume doit être rendu à la dernière

CE PQ 2199
.Z5G73 1904
C00 GRASSET, JOS IDEE MEDIC
ACC# 1368284

Les Reliures Caron
TEL.: (819) 686-2059
(MTL.) 861-7768